

Samedi dernier a eu lieu, dans un établissement voisin du bois de Boulogne, le bal annuel des « Quat'-z'-arts », ainsi appelé, on le sait, parce qu'il réunit les élèves des ateliers de peinture, de sculpture, de gravure et d'architecture de l'Ecole des Beaux-arts. Ce bal, où des modèles de Montmartre et d'ailleurs représentent en majeure partie l'élément féminin, ne passe pas pour être précisément collet-monté : tout ensemble costumé et déshabillé, il y règne une très grande liberté dont nos jeunes artistes revendiquent hautement le privilège en opposant aux critiques des censeurs austères le caractère esthétique de certaines audaces et en déclarant que, après tout, ils sont maîtres chez eux.

Cependant, leurs manifestations exubérantes ne laissent pas de s'étendre parfois au delà de leur domaine privé, et c'est ainsi que l'aube de l'autre dimanche éclaira un spectacle peu banal. Entre 4 heures et 5 heures du matin, au moment où Paris dort encore, les balayeurs, les arroseurs, quelques noctambules attardés et aussi un diligent photographe de *L'Illustration* purent être témoins de cet événement extraordinaire : l'invasion d'une horde de barbares dans nos modernes Champs-Élysées. Ces barbares, plus ou moins vêtus de costumes égyptiens de toutes les époques, n'offraient point, il est vrai, un aspect très farouche, et leurs gestes, les clameurs qu'ils proféraient, qui en troupes à pied, qui montés sur des automobiles, chars anachroniques, n'avaient rien d'absolument guerrier. Il s'agissait, en effet, d'une invasion pour rire : c'était la joyeuse « descente » des « Quat'-z'-arts ». Vraisemblablement, nos Egyptiens de carnaval devaient avoir formé le dessein d'aller en masse saluer le vénérable monolithe contemporain de Rhamsès III ; mais, de l'Arc de triomphe à l'Obélisque, leur phalange indisciplinée s'était débandée et, le rond-point passé, ils avaient abandonné tout programme pour n'obéir plus qu'aux impulsions de leur fantaisie débridée. Ceux-ci se groupaient sur les marches du Petit Palais en des poses plastiques de tableaux vivants ; ceux-là enlevaient les drapeaux au Grand Palais et en drapaient leurs compagnes ; d'autres, fidèles pratiquants des blagues et gamineries traditionnelles, s'y livraient avec le bel entrain de la jeunesse tumultueuse. Bref, ce 17 mai 1908, aux premières clartés du matin, les Champs-Élysées, parés de leurs verdure printanières et de leurs marronniers en fleurs, s'animent de scènes d'une pittoresque originalité.



La descente du bal des « Quat'-z'-arts » aux Champs-Élysées : photographie prise sur une pelouse du rond-point, le 17 mai, à 5 heures du matin.